

la politique et les modes françaises, c'est-à-dire contre la discipline généralement établie et reconnue en Europe. Il faut rendre cette justice aux Anglais, qu'ils furent les premiers à réagir contre l'emphase et cette solennité fatigante qui reproduisait dans le domaine de la pensée l'étiquette et la monotonie de Versailles. Les premiers, ils étudièrent la nature humaine en dehors des cours et des grandeurs princières, et par des peintures prises dans la vie bourgeoise, ils rafraîchirent les yeux fatigués de rois, de courtisans et de grands personnages. C'est ainsi que leurs romanciers Richardson, Goldsmith, ouvrirent des horizons tout nouveaux, et firent une véritable révolution en littérature par les romans de Grandison, de Clarisse Harlowe, du vicair de Wakefield. Ce fut une immense surprise, une véritable révélation pour l'Europe : pour la première fois, on trouvait dans les événements, dans les caractères de la classe moyenne l'intérêt, l'émotion, les effets de pathétiques, qui jusqu'alors avaient paru le privilège exclusif des rois et des grands. Arracher à l'âme ses secrets, dépeindre ses douleurs, ses déchirements, faire vibrer le clavier humain dans ses profondeurs n'était donc plus l'apanage des poètes de cour ; chacun pouvait ambitionner cette gloire, dans la sphère et la condition la plus humble, en s'inspirant de la nature et des sentiments. Le sentiment, tel fut aussitôt le mot d'ordre, la devise de la nouvelle littérature ; et les chevaliers, les héros, les Artamène et les Cyrus disparurent pour faire place à l'Homme sensible, ce type singulier qui représentait il y a cent ans l'idéal de la perfection. L'homme sensible admire le Créateur dans ses œuvres ; il s'attendrit, il verse des larmes en face des torrents, des forêts et des précipices ; il a des extases en face d'un insecte ; philosophe émancipateur, il flétrit les despotes, sans dédaigner leurs pensions ; il professe une sainte horreur pour les distinctions sociales, fulmine contre les grands et les puissants du monde, tout en dînant chez eux ; il envie le bonheur des chaumières, mais se garde d'y loger ; il admire les hommes des champs, leurs vertus rustiques, et les oppose à la corruption des grandes villes. Que dis-je ? Les paysans sont encore trop civilisés à ses yeux ; il leur préfère infiniment le sauvage, l'homme primitif.